



Amir Ma-Elainin

Je conçois mon travail comme une aire de jeu et un terrain de recherche. J'y explore la tension entre enfance et sexualité, deux forces que je fais dialoguer dans un espace intermédiaire nourri de récits personnels et de mémoire.

À travers des installations aux déplacements d'échelles, je crée un décalage phénoménologique, des environnements immersifs qui ne correspondent pas à la mémoire d'usage.

J'y invite les spectateurs, par une polychromie saturée, à entrer dans une narration symbolique. Mon travail emprunte parfois au conte : les formes signifient, suggèrent, déplacent. Entre jeu et trouble, j'interroge les constructions intimes, sociales et culturelles qui façonnent nos corps et nos imaginaires.

Sommaire

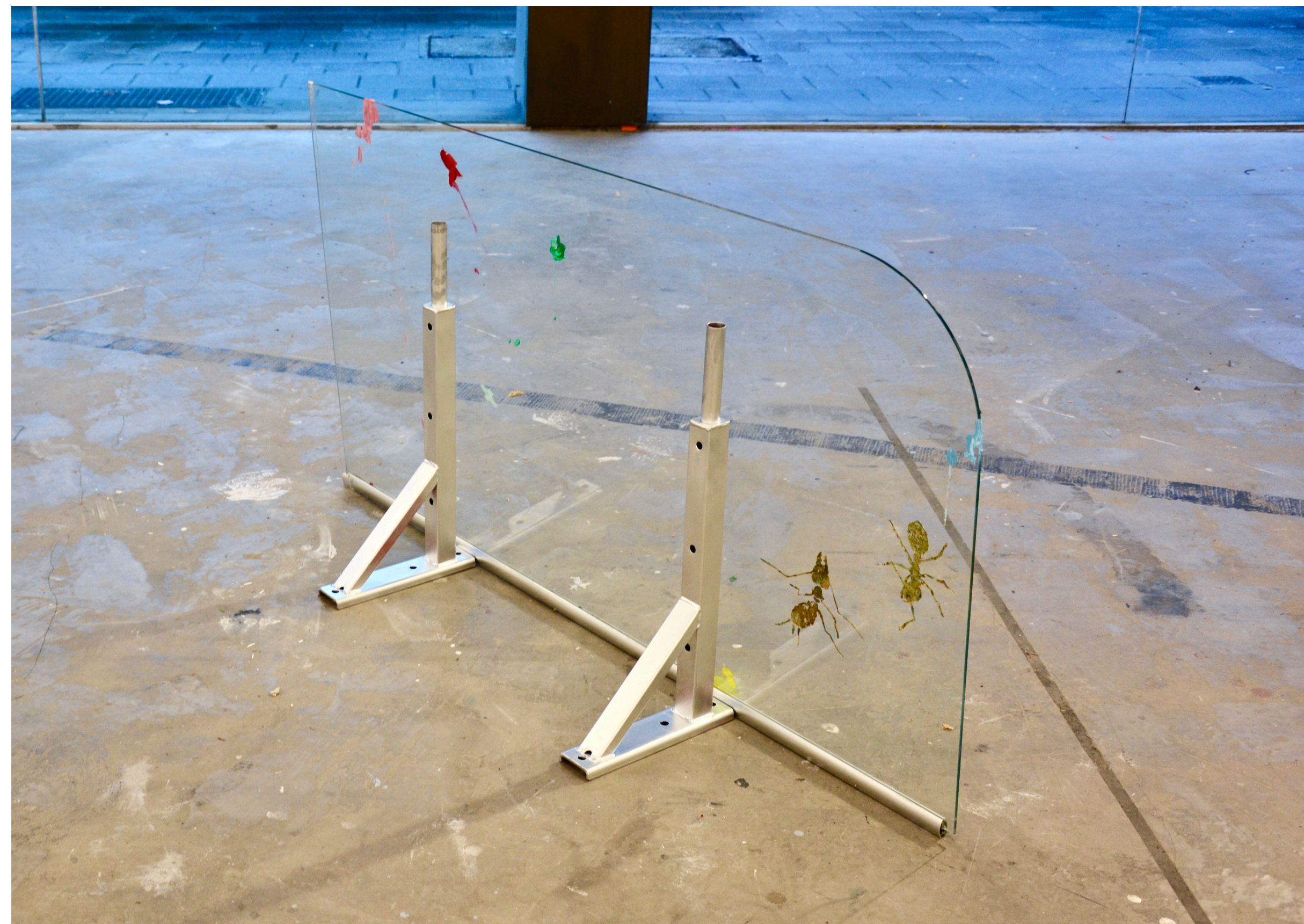
Travaux, installations

Extrais écrits, éditions en cours



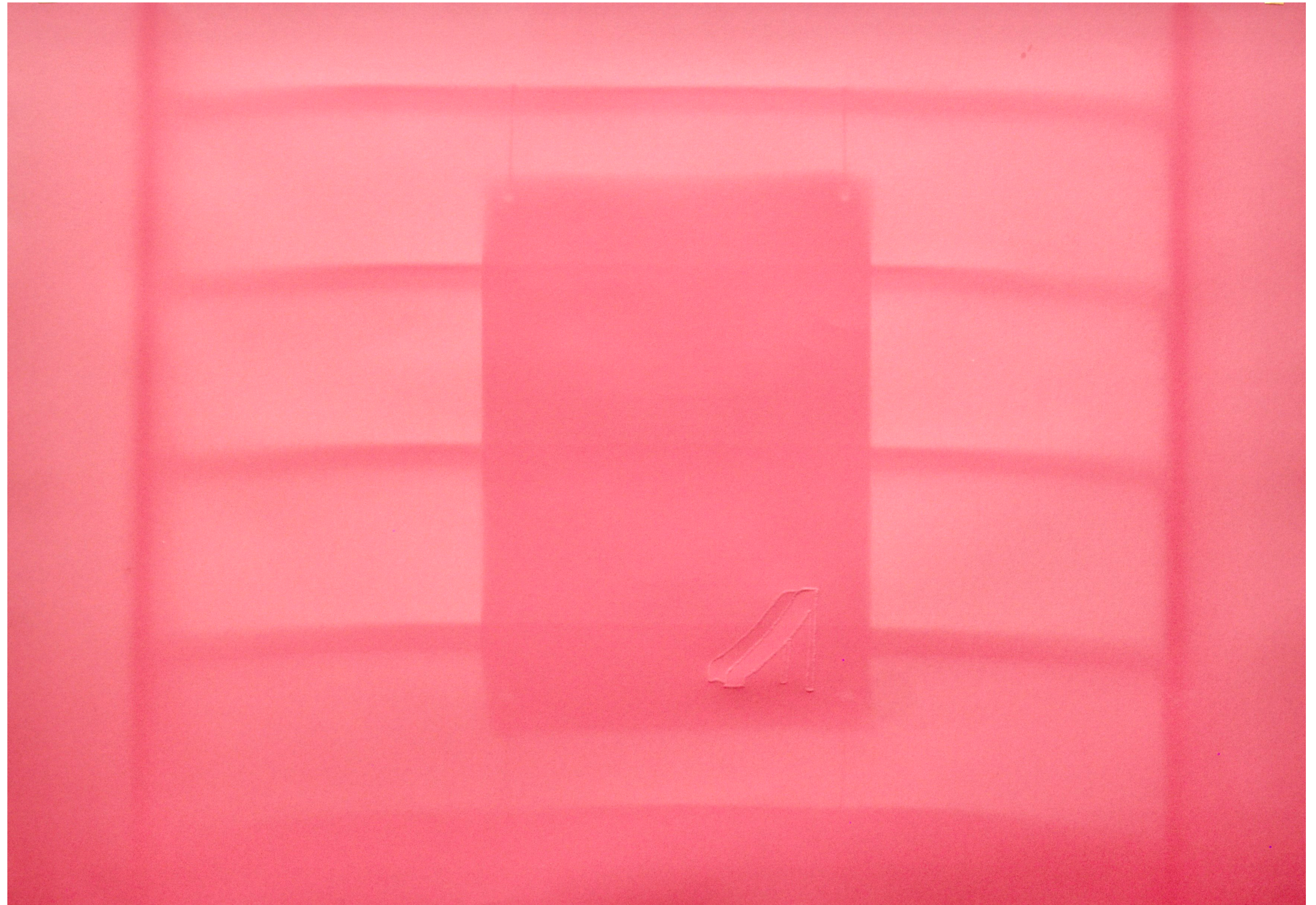


Overwhelmed
2025
Acrylique, huile sur toile
138 x 172



Fourmis pare balles
2025
Gravure, feuille d'or, acrylique sur verre
140 x 78

Échelle aiguille
2025
Embossage sur papier coloré
100 x 70





Hammam
2025
Huile sur toile
56 x 54

Pie
2025
Céramique
50 x 40







Salamandre qui tangué
2025
Bois, Metal
110 x 35

C'est vrai que je ne m'étais jamais posé la question, mais quel a été le premier moment où j'ai été confronté à l'engin masculin ?

Ma circoncision m'a paru évidente.

Dans mon inconscient, ce sont les images qui me sont le plus vite apparues.

À l'instant T, je pensais aller jouer dans cette aire de jeux familière, mais je me suis retrouvé dans ce terrain vague d'hôpital, au 12e étage, tout était bleu, que ce soit le revêtement du sol ou « les jouets » qui s'y trouvaient.

À part ces grosses briques en plastique auxquelles on avait octroyé trois autres couleurs.

J'en étais encore plus confus.

À mon réveil, ce fil vert entrelaçant mon pénis.

J'ai toujours eu la sensation que c'était un fil en métal.

Vous voyez ceux que l'on utilise pour le jardinage avec un revêtement en caoutchouc.





Catch me if you can
Triptyque
2024
Structure en bois et acrylique sur bois
122 x 2002
85 x 198
122 x 202





Hide and seek
2025
Structure en bois, céramique
220 x 80



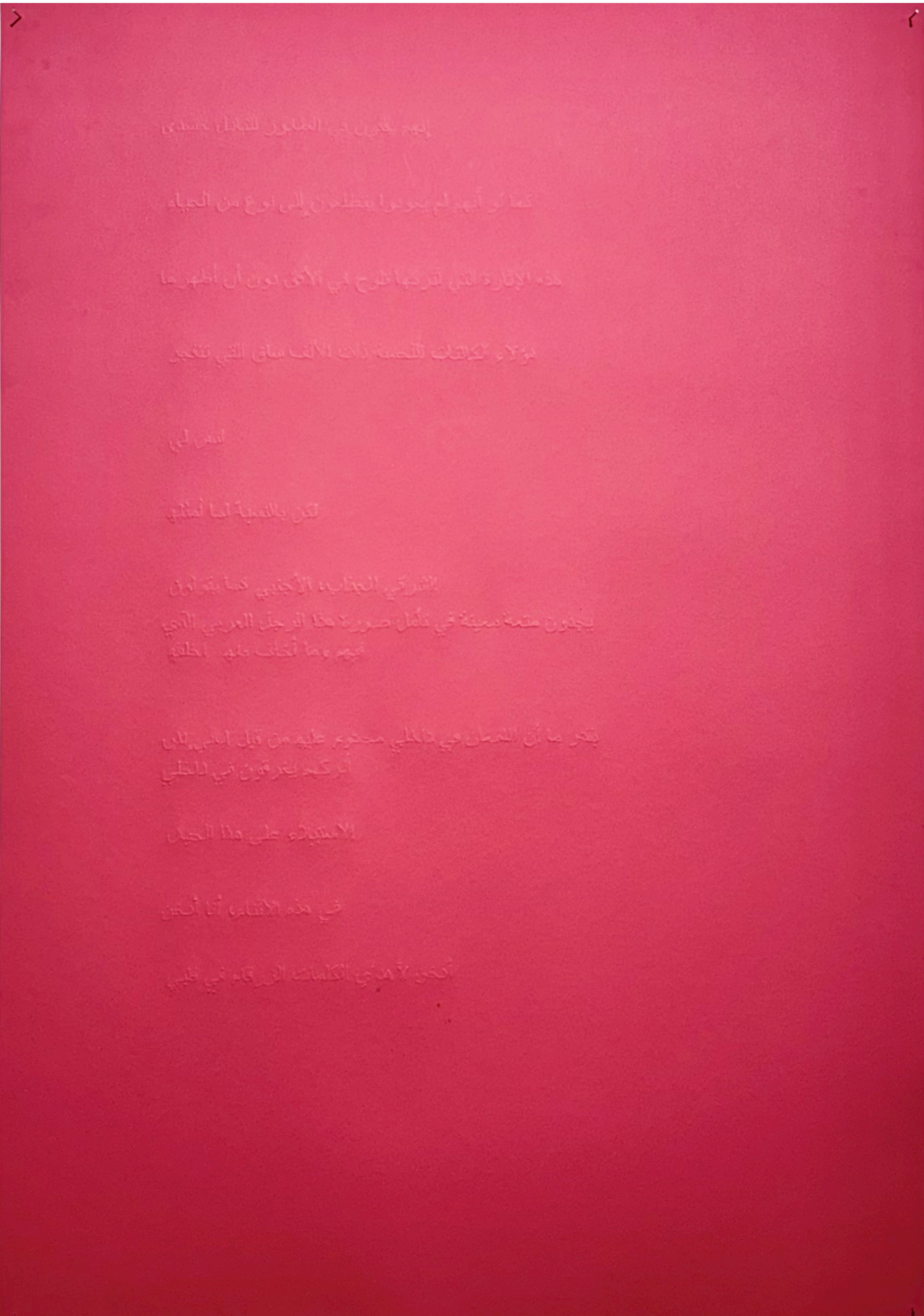




Flute
2024
Céramique
32 x 8



Telephone
2024
Céramique, béton
12 x 15



1001 pattes
2024
Embossage sur papier coloré
100 x 70

Vue dans le cadre de l'exposition collective
« Stille Post »
Masque compressé
2024
Céramique





Glory
2023
Métal, latex
210 x 76
210 x 80



Souvenir
2023
Latex, impression, transfère
138 x 66

I.

Petit, j'étais seul.
Ou peut-être pas vraiment.

J'étais le plus petit, entouré de quatre grandes sœurs. Prisonnier et protégé à la fois. La féminité était là, partout. Dans leurs mains, dans leurs voix, dans leurs silences lourds. Elle circulait librement autour de moi, glissait sur ma peau, entrait en moi sans frapper. Je la portais sans savoir la nommer, profondément, dans le corps, avant même de la comprendre.

Très tôt, j'ai senti cette amertume légère. Presque invisible. Mais persistante. Elle venait toujours avec la peur. Une peur sans coups, sans bleus. Une peur faite de mots. De regards. De phrases jetées comme des verdicts. Elles s'accrochaient à la peau et ne partaient plus. Alors j'apprenais à me taire. À écouter. À rapetisser encore.

J'étais ce petit garçon arabe dissonant dans le paysage.
Trop ceci. Pas assez cela.
On ne me reconnaissait pas vraiment parmi les autres.
Quelque chose résistait en moi. Quelque chose qui se voyait dans la façon de marcher, de tenir les mains, de rester immobile trop longtemps. On ne savait pas quoi en faire. Alors on me laissait de côté. Ni dedans, ni dehors.

Il a fallu trouver un échappatoire. Vite.
Je l'ai trouvé à l'intérieur.
Dans la maison.
Dans ces femmes.
Leurs corps étaient fatigués mais puissants. Elles imposaient le silence. Elles faisaient peur parfois. Mais on les envoyait aussi. Même dans leur dureté, même dans leurs visages fermés, il y avait une force que je regardais avec admiration. Une force que je voulais apprendre par cœur, comme une langue secrète.

La deuxième.
Celle qui s'est le plus occupée de moi.
Avec elle, je n'avais pas besoin de parler. Elle devenait une couverture en acier quand personne n'était là pour me protéger. Je me cachais dans son dos. Mon regard fuyait juste au-dessus de son épaule. De là, j'apercevais les peintures auxquelles elle donnait vie dans sa chambre. Elles semblaient respirer, presque en cachette, comme nous.

C'est dans son cri sourd, étouffé, jamais vraiment libéré, que j'ai compris quelque chose. De la douleur qu'on garde pour soi. De la beauté qu'on tait. Et de moi, déjà, qui cherchais un endroit où exister sans avoir à m'excuser.

L'ordinateur était son refuge.
Le seul exutoire quand la maison devenait trop lourde, trop étroite pour contenir tout ce qui ne se disait pas. L'écran s'allumait comme une fenêtre clandestine. Il lui servait à chercher, à comprendre, mais surtout à s'offrir une autre réalité. Une réalité avec plus de plumes. Plus de légèreté. Quelque chose qui permettait de voler sans quitter la pièce.
Le cinéma est venu ensuite.
Il est resté.

Encore aujourd'hui, au téléphone, elle me raconte que c'est le seul moyen de respirer vraiment. Quand son corps est morcelé par la fatigue, par les attentes, par la vie elle-même, elle échange sa réalité contre celle de quelqu'un d'autre. Elle entre dans une histoire. Elle disparaît un instant. Et dans cette disparition, elle survit.
C'est étrange.
Parce que tout cela m'a façonné.
Ou plutôt, je l'ai hérité sans qu'on me le dise. Comme un secret transmis en silence. Regarder pour ne pas tomber. Écouter pour ne pas crier. Se réfugier dans des images parfois plus réelles que le monde.

Je me souviendrai toujours du premier film.
Sur son ordinateur.

Nous étions blottis l'un contre l'autre, emmitouflés sous ce même bouclier d'acier qui nous protégeait du dehors. *Virgin Suicides*, de Sofia Coppola. Les images étaient lentes, fragiles, presque irréelles. Elles parlaient de désir, d'enfermement, de jeunes corps qu'on ne comprend pas.

Je ne savais pas encore mettre des mots sur ce que je ressentais.
Mais je savais déjà que quelque chose s'ouvrait en moi.
Le cinéma, comme elle, me sauverait sans faire de bruit.
Et la musique nous accompagnait tout au long de cette autre vie. Un titre s'est gravé en moi. *Playground Love*.

Mon premier lieu de solitude fut l'aire de jeux près de chez moi.
Le second, celui que je me créais en regardant d'autres terrains, d'autres vies, à travers les films.

IV.

Vint un soir où j’ai eu un trop-plein.
Pas celui qui parle,
celui qui se tasse dans la poitrine
jusqu’à rendre l’air inutile.

Les coupures des mots n’étaient pas semblables
à ce qui se produisit ce soir-là.
Les phrases se brisaient avant même d’exister,
elles tombaient,
comme des oiseaux blessés
que personne ne ramasse.

Quelque chose planait.
Un rapace.
Une mouette assassine,
sale de cris et de lumière,
qui tournait au-dessus de nous
sans se poser.

Ma mère entendit les échos.
Les pies,
leurs craquements de voix,
leurs annonces malheureuses.
Elles parlaient pour nous.
Elles savaient déjà.

La colère
ou plutôt la peur
s’amplifiait à chaque battement d’ailes.
Ce n’était pas une explosion,
mais une montée lente,
irrésistible,
comme une eau sombre qui trouve toujours une fissure.

La maison fut inondée instantanément.
Non pas d’eau,
mais d’une transe incandescente.
Tout brûlait sans flammes visibles.
Les murs transpiraient.
Les objets retenaient leur souffle.

Je n’ai jamais eu aussi peur.
Elle me dit :
« *Tu veux que je finisse en prison ? Que je te tue ?* »
Les mots restèrent suspendus,
lourds,
comme s’ils cherchaient où tomber.

Je compris alors
que nous étions déjà enfermés.
Je l’emprisonnais dans ses peurs et ses doutes,
sans le vouloir,
sans le savoir.

Et moi,
au milieu de tout ça,
je me refermais encore davantage.
J’étais déjà prisonnier.
Seul.

Elle m’a fais des lors lire le corant

...

Alors qu’il y avait là ce va-et-vient,
cette lame divine,
tout près du courant.
Quelque chose de sacré,
et quelque chose d’obscur,
qui se frôlaient sans se reconnaître.
Le divin et l’ombre
mêlés dans un même endroit,
sans séparation possible.

Ma chambre.

Les murs savaient.
Ils avaient vu passer la peur,
et ils l’avaient gardée.

Je suis resté là,
immobile,
à attendre que quelque chose cède.